

LE SPLEEN DE LA GRANDE VILLE DANS LA POESIE DE JACCOTTET

Par Ludivine Moulière

« *Les péripéties du chagrin sont interchangeable* »

Introduction

Si la critique s'est attardée à de multiples reprises sur le rapport de Philippe Jaccottet au paysage¹, face riante de l'espace, l'expérience de la spatialité elle-même n'a encore jamais été interrogée. Or, il existe, dans la poésie de Jaccottet, une face plus cachée et plus inquiétante de cette relation à l'étendue, qui transparaît notamment dans le dernier récit de rêve rapporté dans les carnets de la *Semaison*, et pour la première fois nommé non plus « rêve », comme à l'accoutumé, mais « *Cauchemar* » :

Cauchemar. L'autre nuit, c'est Venise que je n'arrive plus à rejoindre, perdu que je suis dans des paysages de banlieues misérables, sans le moindre taxi à espérer. Et cette nuit, ce conflit, en « Bulgarie » [...] ; cet homme grand, tout de noir vêtu, qui nous menace de son arme, au fond d'un hangar. [...] Comme si nous étions des résistants ou des espions. (S, 1087)

Ce même scénario revient extrêmement souvent dans ces récits : à la nuit tombée, le narrateur se retrouve aux abords d'une ville, et il ne parvient pas à trouver de taxi pour se rendre à l'endroit familier où il est attendu. La rencontre d'individus à l'allure inquiétante augmente encore son angoisse tandis qu'il traverse des « terrains vagues » (S, 1057) et des rues sombres où prédomine une architecture industrielle. D'autres fois, le narrateur est enfermé dans un bâtiment (usine ou hangar) aux dimensions gigantesques. Il est entouré, là, d'une foule d'autres hommes, hagards, et encadré par des militaires dont la figure évoque celle de soldats nazis ou soviétiques associant, de la sorte, cette situation d'enfermement à celle des prisonniers des camps ou du goulag. Comme le remarque Hervé Ferrage dans sa notice aux *Semaisons*², à travers ces rêves, il semble que, vieillissant, le poète ait basculé dans l'horreur nocturne, et Jaccottet, lui-même, dans une note des carnets s'interroge :

Quelle est donc la part de moi qui se sent égarée au point de refaire si souvent ce genre de rêves ? L'angoisse du labyrinthe où l'on erre sans fil d'Ariane, ou avec un fil qui s'emmêle ou se rompt sans cesse, est-elle celle de la mort ? (S, 1055)

A quoi donc correspond, dans l'œuvre, cette modalité malheureuse d'occupation de l'espace que Jaccottet nomme l'« angoisse du labyrinthe » ? Le thème, marginal dans

¹ Voir en particulier la thèse d'Aline Bergé, *Les rapports du sujet et du paysage dans l'œuvre poétique et critique de Philippe Jaccottet*, Université de Paris 8, 1997.

² Hervé Ferrage, Notice de *La Semaison*, in Jaccottet, *Œuvres*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014, p.1418.

l'œuvre, de la « grande ville » apparaît pourtant de manière récurrente, en particulier dans les récits de rêves, mais aussi dans l'unique récit de Jaccottet, intitulé *L'Obscurité*, ou encore dans les premiers recueils poétiques. Ce thème détermine la spatialité jaccottéenne à travers trois oppositions fondamentales : l'égarément et l'enfermement, la ville industrielle et la ville féodale, la continuité et la discontinuité.

La ville et le labyrinthe : « une science subtile de l'égarément »

En premier lieu, dans ces récits de rêves, on observe que s'allient, à travers la figure du labyrinthe, les deux situations paradoxales d'errance et d'enfermement, dont la conjonction témoigne, selon Starobinski, d'un rapport mélancolique à l'espace³. La figure du labyrinthe inscrit donc dans l'œuvre le rapport du poète aux paysages urbains. Alors qu'il a choisi de vivre dans la campagne avignonnaise, la ville hante son univers onirique comme le lieu de fixation du cauchemar, de l'horreur, tant sur le plan ontologique de l'angoisse de la mort que sur celui, historique, du traumatisme de la barbarie des régimes totalitaires du XX^e siècle. Dans l'univers onirique du poète, le cauchemar de la ville-labyrinthe fait retour à intervalles réguliers figurant cette déambulation qui tourne en rond, revenant toujours au même point. La représentation de la ville par les récits de rêve fait « entrer dans le dispositif des carnets ce qui pourrait être reconnu comme leur impensé »⁴ : le cadre de vie moderne, l'inquiétude de l'âge industriel minant, dans l'abandon du sommeil, la résolution diurne de régler œuvre et vie sur ce qu'Hervé Ferrage nomme, en titre de son étude consacrée à Jaccottet, le « pari de l'inactuel »⁵. Il y a une fatalité de la ville qui entre dans l'œuvre par la petite porte du songe, enchaînant destin individuel du poète et condition historique de l'homme moderne.

En effet, cette figure du poète traînant son spleen au milieu des foules dans le décor d'une ville nocturne est loin de nous être étrangère, on y reconnaît notamment celle du poète baudelairien comme « peintre de la vie moderne »⁶. Mais on peut également trouver d'autres ascendances à cette représentation du poète égaré dans l'anonymat des villes : celle, par exemple, de Rilke dans les *Carnets de Malte Laurids Brigge*, où Malte Laurids, aristocrate danois désargenté et poète, déambule dans les rues de la capitale française. Ce cauchemar jaccottéen de la grande ville emprunte donc à la poésie moderne l'un de ses topoï majeurs qui

³ Jean Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, éd. du Seuil, coll. « Librairie du XIX^e siècle », 2012, p.617.

⁴ Hervé Ferrage, Notice de *La Semaïson*, in Jaccottet, *Œuvres*, op. cit., p.1413.

⁵ Hervé Ferrage, *Philippe Jaccottet, le pari de l'inactuel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

⁶ Selon le titre de l'essai consacré par Baudelaire à Constantin Guys.

représente le poète comme une individualité déplacée, anachronique, au milieu d'un monde dominé par la technique, et dont le fameux poème de Baudelaire intitulé « L'Albatros » s'est fait, pour longtemps, la métaphore exemplaire.

L'usine et le château : « *La ville pour l'enfant effrayé a son plan inscrit dans le cœur* »

Observant de plus près les récits de rêves qui émaillent les pages de *La Semaïson*, on y rencontre le pendant de ces grands bâtiments industriels dont on a parlé : le château. Par exemple, dans un rêve d'octobre 1997, l'usine se métamorphose : « cet espace se change en une sorte de château vide où je ne trouve plus rien de ce que j'aurais dû, où j'erre donc avec le sentiment d'être égaré et malheureux » (*S*, 1059). Le château représente, dans les rêves de Jaccottet, le temps révolu des seigneurs et des héros, où la ville féodale s'organise autour d'un centre qui incarne la valeur et hiérarchise l'espace. Au contraire, la ville moderne, elle, est toujours rencontrée par ses marges (les « faubourgs »⁷ ou la banlieue). Alors que la ville féodale, représentée dans le château, est un espace hiérarchisant, la ville moderne, dont l'usine est la métonymie, est un espace nivelant ; son centre, objet de la quête du poète, est comme perpétuellement soustrait. Si le château, où « l'on suspend dans l'ombre [...] les armures de combat » (*ES*, 300), est le médiéval vestige du temps des héros, dont le chevalier est la figure archétypale, la ville moderne, comprenons *industrielle*, est le territoire de l'anti-héros. La quête de celui-ci dans ces « mêmes rues qui sont le chemin du travail » (*ES*, 276) s'achève ironiquement et pathétiquement par un vulgaire accident de la route, comme celui que le poète raconte dans le chapitre intitulé « Devant l'ombre maltraitée » des *Éléments d'un songe*. L'accident de la route est l'exemple même de la mort urbaine, absurde et pitoyable, dévolue à la « petite vie », aux « milliers de petites vies [...] semblables » (*ES*, 303) de l'homme moderne ou, pour reprendre le titre du roman de Musil traduit par Jaccottet, dont l'incipit relate également un accident de la route⁸, de « l'homme sans qualités ». L'automobile, dont Malte Laurids note également l'inquiétante présence dans ses *Carnets*⁹, symbolise alors la domination de la technique et constitue le principal prédateur du citoyen.

Dans *L'Obscurité*, le narrateur dit au sujet du « maître », son alter-ego : « il aurait voulu vivre comme un seigneur, un chevalier » (*Ob*, 225). Aussi, y a-t-il, dans la poésie de Jaccottet, persistance d'un modèle aristocratique ou chevaleresque qui se traduit concrètement

⁷ Jaccottet in *S*, 1070.

⁸ Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, tome 1, Paris, éditions Seuil, 1956, 2004, p.33.

⁹ Rainier Maria Rilke, *Les Carnets de Malte Laurids Brigge*, ressource en ligne, URL [consulté le 24/01/15]: http://www.ebooksgratuits.com/html/rilke_carnets_malte_laurids_brigge.html

dans l'œuvre du poète par la référence récurrente à l'univers de la féodalité et, dans sa vie, par le choix de fuir Paris, pour échapper à la promiscuité nivelante des villes :

Je devinais ce que cet homme m'aurait dit [...] si j'avais été son voisin dans l'un quelconque de ces grands immeubles noirs de Paris que je connaissais bien pour y avoir vécu à côtés des plus misérables destinées. (ES, 304)

Héros dans un temps dépourvu d'héroïsme, le poète s'engage dans une quête sans objet, ou plutôt dans la quête d'un objet qui existe seulement dans la mesure où il est insaisissable : « Une espèce de pèlerinage, si l'on admet avec lui que le pèlerinage ne peut avoir de but, étant plutôt "*une science subtile de l'égarement*", parce que le but est inaccessible » (S, 896). Il ne reste alors de la quête que la dimension initiatique de l'espace que le poète franchit, ou rêve de franchir, par degrés ascendants : *cieux scalaires* qui suggèrent la possibilité d'un progrès réel de l'homme s'opposant à la décrépitude promise du corps, ou encore ces parcours initiatiques des grands modèles poétiques que sont Dante ou Orphée affrontant la mort en face. Pareil au « Prince d'Aquitaine à la tour abolie » de Nerval¹⁰, auquel il emprunte, pour se décrire, l'adjectif substantivé de « ténébreux » (A, 424), le poète jaccottéen règne sur un monde révolu dont il ne reste plus que les ruines. Ce royaume du poète, qu'est-ce alors que l'épopée s'effritant et livrant, ultime don de son épuisement, le poème, vestige ou relique ? Le poème est le reste de l'épopée qui témoigne de l'impossible entreprise de tirer un habit du lambeau, de faire *monde* des ruines.

Un espace discontinu : « *quelqu'un qui creuse dans la brume* »

Fil « qui s'emmêle ou se rompt sans cesse », l'espace est agi, dans l'œuvre de Jaccottet, par un principe de discontinuité, qui s'illustre dans cette citation que Jaccottet emprunte à Novalis : « Le Paradis est dispersé sur toute la terre, c'est pourquoi nous ne le reconnaissons plus. Il faut réunir ses traits épars » (O, 53). Ainsi, à l'instar du poète baudelairien, reconstituant la trame des existences avoisinantes à partir de ces bribes qu'en offrent leurs fenêtres, dans « Devant l'ombre maltraitée », Jaccottet « refait l'histoire »¹¹ de cet homme percuté par une voiture à partir du spectacle de son agonie, ou encore l'histoire de ce couple quasi *beckettien* entrevu à travers « les fenêtres postérieures de l'immeuble » (Ob, 190) de son « maître » dans *L'Obscurité*. La discontinuité de l'espace urbain est métaphorisée à travers l'image de la fenêtre qui ne permet qu'une vision lacunaire, elliptique, des existences. Mais, contrairement à Baudelaire pour qui « il n'est pas d'objet plus profond,

¹⁰ Voir Gérard de Nerval, « El Desdichado » in *Les Chimères*.

¹¹ Voir Charles Baudelaire, « Les fenêtres », in *Petits poèmes en prose*.

plus mystérieux, plus ténébreux, plus éblouissant » que cette entrevision d'une existence dans le cadre enchanteur d'une fenêtre, pour Jaccottet, comme pour Musil, c'est « toujours la même histoire »¹², ces rencontres fugaces dont la ville offre la possibilité sont incapables, désormais, de traduire le sentiment de la *merveille* car, ici, « les péripéties du chagrin sont interchangeable » (ES, 306). L'âge industriel, ou « l'époque de la reproductibilité technique »¹³, n'a pas seulement vidé de leur « *aura* »¹⁴ les objets de l'art, mais aussi les existences humaines, y compris dans ce qu'elles croient posséder de plus propre : « le chagrin » :

Je ne savais pas ce qui me faisait le plus de mal, de voir ces silhouettes vagues derrière les vitres, les unes furtives, les autres demeurant longtemps immobiles [...] faisant chacune d'autres gestes, imparfaits, fragmentaires, désaccordés, mystérieux ; ou d'entendre cette voix. (Ob, 191)

On pourrait dire, au moins en ce qui concerne Paris, que la ville jaccottéenne n'emprunte à la poésie baudelairienne que pour le spleen, jamais pour l'idéal, et qu'en cela, elle se distingue avec fermeté de la ville surréaliste. La ville est pour Jaccottet le territoire même de l'indifférenciation mélancolique : grisaille, monotonie, brouillard.

En effet, la brume, qui vient comme répéter, jusqu'au milieu de l'espace idyllique des champs, la grisaille des villes, représente souvent, dans la poésie de Jaccottet, l'indifférence quotidienne qui obstrue la vue, aplanit les reliefs et qui fait passer l'homme « dans le monde comme un fantôme », ce qui constitue, selon lui, « une faute contre le monde, contre ceux qui vous côtoient et contre tout l'invisible » (S, 919). Le poète est « quelqu'un qui creuse dans la brume / à la recherche de ce qui échappe à la brume » (PSN, 722). La *merveille* c'est alors la « rencontre des fleurs » (S, 1088) qui, « perçant le brouillard de l'indifférence quotidienne », « brillent » comme les fenêtres baudelairiennes mais qui, contrairement à elles, sont aussi « prises par l'Insaisissable » et « fuient [...] ou s'exhalent » (Ob, 225). La beauté jaccottéenne s'oppose alors à la beauté baudelairienne, ce « rêve de pierre »¹⁵, et trouve dans l'image de la fleur, cette « apparition disparaissante »¹⁶, par définition marcescible, sa plus parfaite expression. Le règne végétal supprime ainsi le règne minéral, le monde rural, où s'est réfugiée la *merveille*, remplaçant l'univers des villes, ou comme le dit Aline Bergé « la

¹² Jaccottet, in ES, 260, citant Musil, *L'Homme sans qualités*.

¹³ Walter Benjamin, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, ressource en ligne, URL [consulté le 24/01/15] : <http://www.hypermedia.univ-paris8.fr/Groupe/documents/Benjamin/Ben3.html#ref>

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Charles Baudelaire, « La Beauté », in *Les Fleurs du mal*.

¹⁶ Jean-Marc Sourdillon, « Philippe Jaccottet : une écriture de l'événement : "Le passage" », in *Littérature*, n°104, « L'Art et l'Écriture », décembre 1996, p.44.

minéralité des villes-tombeaux »¹⁷, au cœur de l'expérience poétique : « Traverser de pareils lieux incline l'esprit vers l'étrange, le caché, il semble que le regard aille plus profond ou plus loin » (S, 893), écrit Jaccottet faisant le récit d'une promenade sur le sentier du col d'Ancise.

Conclusion

Régnant « sur un royaume de papier »¹⁸, le poète fuit la ville pour échapper à la condition de l'homme moderne qui consiste à être une « multitude de possibilités privées de centre » (ES, 261). Il s'agit de rebâtir la possibilité d'une forme moderne d'héroïsme, en s'inspirant des modèles anciens, chevaleresques et aristocratiques, sans pour autant les singer, de donner naissance, à travers le poème, à une forme moderne de l'épopée, « savoir du crépuscule [ou] connaissance de la disparition »¹⁹, capable de nouer, dans un même geste, aventure du langage et aventure du monde, sens éthique et sens esthétique. Ce geste poétique, cet héroïsme sur le mode mineur qui seul convient à l'époque convalescente, consiste ainsi à *réunir les traits épars du Paradis*, à recueillir dans l'espace du livre ces moments où se rencontre la merveille, et où l'émotion perce l'indifférence, comme combattant la prolifération grisâtre des villes : « Nous sommes d'un temps où ce qui compte, peut-être, c'est une fleur apparue entre des dalles disjointes, ou même moins encore » (ES, 327). Le texte est de la sorte constitué d'une matière hétérogène : « choses vues, choses rêvées, choses lues »²⁰ que le poète *collectionne*, au sens étymologique de rassembler, et où l'art d'écrire rejoint l'art de lire et l'action de ramasser, de cueillir et de recueillir (en latin *lectio*). Au portrait du poète baudelairien par Benjamin en chiffonnier des villes²¹ pourrait ainsi succéder un portrait du poète jaccottéen en glaneur des champs : « A ramasser les tessons du temps, / on ne fait pas l'éternité. / Le dos se voûte seulement / comme aux glaneuses », écrit Jaccottet dans *Pensées sous les nuages* (PSN, 718). Pour les deux poètes, quoiqu'en diffère le motif, l'acte poétique est bien le même : *se pencher* et *ramasser*. Or, la poésie, consistant à *cueillir*, se donne comme une pratique physique qui imprime sa marque au corps même du poète : *silhouette penchée* dans laquelle Starobinski, héritant du motif décrit par les auteurs de *Saturne et la*

¹⁷ Aline Bergé, « L'Aire du tombeau », in *La Licorne*, n°29, Université de Poitiers, 1994, p.340.

¹⁸ Robert Burton, *L'Anatomie de la mélancolie*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Folio classique », 2005, p.75.

¹⁹ Jean-Michel Maulpoix, « Philippe Jaccottet, poète tardif », in Patrick Née, Jérôme Thélot [dir.], *Philippe Jaccottet*, Bazas, Le Temps qu'il fait, Cahier quatorze, 2001, p.162.

²⁰ Ferrage, *Notice de La Semaïson*, op. cit., p.1415.

²¹ Walter Benjamin, *Baudelaire*, Paris, éd. La Fabrique, 2013, p.49.

*mélancolie*²², trouvait déjà chez Baudelaire la possible figure identificatoire du poète. De plus, l'abondant usage des citations, forme littéraire de *cueillette*, « est lié à un art d'écrire sur qui tombe – notamment chez Robert Burton – l'ombre de la mélancolie »²³. Ainsi, le poème, recueillant en son sein moments vécus, lectures, réflexions critiques, envolées lyriques, et mêlant continuité de la prose et discontinuité du vers, est un corps mélancolique, où le poète « spatialise son émotion »²⁴ et se met en quête de sa propre unité dans le « labyrinthe de miroirs » (*CB*, 548) de la mémoire.

²² Raymond Klibanski, Erwin Panofski et Fritz Saxl, *Saturne et la Mélancolie*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1989, p.450.

²³ Starobinski, *L'Encre de la mélancolie*, *op. cit.*, p.598.

²⁴ Jean-Claude Mathieu, « Le Paysage de l'écriture dans les carnets de Jaccottet », in *Littérature*, n°61, « Paysages », février 1986, p.100.

BIBLIOGRAPHIE

ŒUVRES CRITIQUES ET POÉTIQUES DE PHILIPPE JACCOTTET

JACCOTTET, Philippe, *Œuvres*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque de la Pléiade », 2014.

- *Observations*, abrégé en *O*
- *Éléments d'un songe*, abrégé en *ES*
- *Obscurité*, abrégé en *Ob*
- *Airs*, abrégé en *A*
- *Chants d'en bas*, abrégé en *CB*
- *Pensées sous les nuages*, abrégé en *PSN*
- *Semaison*, abrégé en *S*

ŒUVRES CRITIQUES ET POÉTIQUES D'AUTRES AUTEURS

Ressources numériques

Œuvres poétiques et romanesques

BAUDELAIRE, Charles, « La Beauté », in *Les Fleurs du mal*, ressource en ligne,
URL [consulté le 24/01/15]:

http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Fleurs_du_mal/1857/La_Beauté

NERVAL, Gérard (de), « El Desdichado » in *Les Chimères*, ressource en ligne,

URL [consulté le 24/01/15]: http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Chimères/El_Desdichado

BAUDELAIRE, Charles, « Les fenêtres », in *Petits poèmes en prose*, ressource en ligne,

URL [consulté le 24/01/15]:

[http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Fenêtres_\(Le_Spleen_de_Paris\)](http://fr.wikisource.org/wiki/Les_Fenêtres_(Le_Spleen_de_Paris))

RILKE, Rainer Maria, *Les Carnets de Malte Laurids Brigge*, ressource en ligne,

URL [consulté le 24/01/15]:

http://www.ebooksgratuits.com/html/rilke_carnets_malte_laurids_brigge.html

Œuvres critiques

BENJAMIN, Walter, *L'œuvre d'art à l'époque de sa reproductibilité technique*, ressource en ligne, URL [consulté le 24/01/15] :

<http://www.hypermedia.univ-paris8.fr/Groupe/documents/Benjamin/Ben3.html#ref>

Ressources physiques

Œuvres poétiques et romanesques

MUSIL, Robert, *L'Homme sans qualités*, Tome 1, Paris, éd. Seuil, 1956, 2004.

Œuvres critiques

Sur Philippe Jaccottet

BERGE, Aline, *Les rapports du sujet et du paysage dans l'œuvre poétique et critique de Philippe Jaccottet*, thèse sous la direction de Jean-Claude Mathieu, Université de Paris 8, 1997.

BERGÉ, Aline, « L'Aire du tombeau », in *La Licorne*, n°29, Université de Poitiers, 1994, pp.331-345.

FERRAGE, Hervé, *Philippe Jaccottet, le pari de l'inactuel*, Paris, Presses Universitaires de France, 2000.

MATHIEU, Jean-Claude, « Le Paysage de l'écriture dans les carnets de Jaccottet », in *Littérature*, n°61, « Paysages », février 1986, pp.98-109.

MAULPOIX, Jean-Michel, « Philippe Jaccottet, poète tardif », in Patrick Née, Jérôme Thélot [dir.], *Philippe Jaccottet*, Bazas, Le Temps qu'il fait, Cahier quatorze, 2001.

SOURDILLON, Jean-Marc, « Philippe Jaccottet : une écriture de l'événement : “Le passage” », in *Littérature*, n°104, « L'Art et l'Écriture », décembre 1996, pp.32-46.

Sur le spleen ou la mélancolie

BENJAMIN, Walter, *Baudelaire*, Paris, éd. La Fabrique, 2013.

BURTON, Robert, *L'Anatomie de la mélancolie*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Folio classique », 2005.

KLIBANSKI, Raymond ; PANOFSKI, Erwin ; SAXL, Fritz, *Saturne et la Mélancolie*, Paris, éd. Gallimard, coll. « Bibliothèque des Histoires », 1989.

STAROBINSKI, Jean, *L'Encre de la mélancolie*, Paris, éd. du Seuil, coll. « Librairie du XIX^e siècle », 2012.